

Religion

De *religio*, « attention scrupuleuse ».

Selon Cicéron (I^{er} siècle av. J.C) le terme vient de *relegere*, « recueillir, rassembler » ou « relire » (*De natura deorum*, Livre II, 28, 72). On insiste alors sur l'idée d'attention, de suivi scrupuleux du rite indépendant d'un engagement croyant.

Selon Lactance (III-IV^e sc.), il vient de *religare*, « relier », et la religion relie l'homme à Dieu¹ (*Institutions divines*, IV, 28, 3-12). On ici met l'accent sur le lien au divin ou entre les fidèles réunis par la religion.

L'étymologie de *religio* est donc l'objet de débat dès l'Antiquité ; et le thème de la « double » étymologie de religion (*relegere* / *religare*) a été très commenté. Si les spécialistes donnent aujourd'hui tort à Lactance, la fortune de son « étymologie » est considérable dans l'histoire occidentale.

Note que le phénomène religieux précède le mot « religion ». Il y a du religieux bien avant le mot « religion », qui désigne au départ la religion *chrétienne*.

La religion est un objet difficile à définir. Elle est à la fois universelle (il y en a de tous temps et partout) et particulier (il n'y a jamais que des religions concrètes, insérées dans des contextes donnés). La diversité des religions, leurs changements de statuts, de fonctions, et de pratiques au cours de l'histoire rendent une délimitation du phénomène difficile.

Beaucoup de définitions ont été proposées, mais aussi classiques et célèbres qu'elles soient, ces définitions saisissent toujours *un certain état de la religion*, dépendant d'un contexte historique, culturel, social... et religieux. Définir la religion enseigne plus souvent sur le contexte d'émergence de la définition que sur la religion en général.

Par ailleurs, les modifications des religions entraînent une « stratification » des composantes du religieux : il peut y avoir survivance, réinvestissement, ou reconfiguration d'aspects importants du religieux d'une époque dans l'époque suivante, par delà les évolutions profondes de la religion².

Tenter de définir la religion aujourd'hui, en Occident, ne peut se faire sans intégrer l'influence du christianisme, tant par sa structure propre (monothéisme, religion à salut, révélation, livre) que par les formes qu'il a pris au cours de l'histoire (persécuté, puis dominant, institutionnalisé en Église, fonction de légitimation, &c.).

Une des difficultés tient en ce que les sciences humaines qui tentent de penser le religieux ont été modelées par le contexte dans lequel elles sont apparues, à des niveaux parfois très profonds (v. note³).

1 Lactance est un auteur chrétien d'origine païenne.

2 <Les thématiques cosmiques, d'unité avec le cosmos qu'on peut trouver dans certaines religions / spiritualités contemporaines retrouvent certains aspects de la pensée antiques (le religieux est en lien avec le cosmos), même si ces éléments sont réintégrés et mineurs par rapport à d'autres plus nouveaux. Le théologico-politique et l'idée que la religion soit nécessaire à la vie sociale (cf. pas de société avec l'athée) ne sont pas étranger au statut très social de la religion grecque antique, même s'ils comprennent la religions comme un « croire » très différent de qu'on vécu les grecs.>

3 L'influence du contexte global d'émergence des sciences sociales peut se ressentir dans certaines thèses. Exemple : la thèse de l'antériorité historique du polythéisme. Le polythéisme serait moins accompli que le monothéisme, qui viendrait après les périodes polythéistes. Le fait que cette thèse émerge d'une culture infusée de monothéisme laisse un doute sur l'absence de biais.

Plus problématique, la religion a une influence sur la façon d'aborder les choses, pas simplement sur les thèses. La philosophie tend à séparer les domaines (politique, religieux, culturel). Elle cherche le politique « pur », non mélangé avec d'autre chose. C'est en partie un héritage du christianisme. Comme religion, le christianisme institue une séparation entre le religieux et le reste ; et, au sein du religieux, entre un canon (la Bible) et du non canonique

La question des limites externes à la religion et de sa différence d'avec d'autres instances (philosophie, morale) ne prend sens qu'au sein d'un occident chrétien où la religion dominante pose la différence du religieux avec d'autres éléments. À l'inverse, des cadres bouddhistes ne dissocient pas religieux et culturel en droit. La religion étant de fait, même en Occident, enchevêtrée dans d'autres éléments (conflit irlandais, israëlo-palestinien).

Les définitions modernes de la religion insistent sur quatre aspects. La religion est un ensemble de *croyances* (1). Elle est liée à des *pratiques* (2). Elle renvoie à une communauté et, éventuellement, à une *institution* (3). Enfin, tout cela a trait à un autre monde, à du divin, à de la transcendance, ou plus généralement à du *sacré* (4). Soit :

1. ensemble de croyances
2. lié à des pratiques
3. renvoie à une communauté et/ou une institution
4. à trait à un autre monde, du divin, de la transcendance, ou plus globalement du sacré

Toutes les définitions manifestent ici l'influence de Durkheim dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912). On y lit :

« une religion est système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent » (Livre I, chap. I, section 4)

Croyances, pratiques, communauté, sacré : la définition de Durkheim contient tous les éléments qu'on retrouve dans les autres définitions modernes. Certes, Durkheim insiste sur l'idée de système et d'institution (Église) qu'on ne retrouve pas dans *toutes* les définitions. Mais son influence est palpable.

Durkheim rend compte d'un aspect subjectif *et* objectif dans la religion. Il y a un individu qui croit des choses. Mais ce n'est pas tout. La religion implique une communauté d'individus, des pratiques collectives. Elle n'est ni la croyance isolée d'un individu dans son coin ; ni une pratique collective avec des rites, mais sans implication subjective des individus.

Durkheim pose également la religion comme un phénomène *humain*. Elle est d'abord une réalité humaine, avant d'être rattachée à du supra-humain ou à une divinité. On ne part pas des dieux pour définir la religion : on part des hommes et de ce qu'ils font.

Cependant la définition durkheimienne est dépendante de plusieurs schèmes qui limitent sa validité. On ne peut l'utiliser sans prendre en compte :

1. Qu'elle s'insère dans une optique disciplinaire donnée. Durkheim donne une définition *sociologique*, pas une définition psychologique ou philosophique.
2. Qu'elle manifeste un engagement théorique au sein de la sociologie. On y retrouve l'idée controversée d'une priorité du tout sur l'individu et de l'importance des institutions.

(saints). La recherche de « ce qu'est une religion » ou « ce qu'est le religieux » souffre alors de difficultés lorsqu'il s'agit d'aborder des contextes où religion et culture sont *imbriqués* et *indissociables* (Inde). La philosophie risque de vouloir extraire le « strictement » religieux du reste, alors même que comprendre cette « religion » impose de saisir sa non séparation du reste.

3. Qu'elle s'intègre dans un contexte historique particulier (projet laïc de la III^e République).

Par ailleurs, définir la religion comme « ensemble de croyances » – dont on attend souvent une cohérence (système) – n'est pas satisfaisant pour penser les religions antiques pré-chrétiennes, les religions historiques d'autres civilisations (Inde, Chine), ou les recompositions contemporaines axées sur une thérapeutique et un équilibre de vie.

Le type de définition ici en jeu saisit néanmoins l'importance des rapports entre un pôle individuel et d'un pôle institutionnel dans la compréhension moderne de la religion. Ces précisions entendues, on peut approfondir les 4 éléments des définitions « classiques ».

Croyance (1)

Comme ensemble de croyances, la religion renvoie à un contenu, assumé par un sujet qui croit en ce contenu (ex. Jésus est le messie). Une croyance peut être justifiée, et la question se pose de :

- la nécessité (ou non) de justifier des croyances religieuses
- la possibilité de le faire (ou non)
- et de la modalité d'une telle justification (sentiment, raison, révélation, dogme)

La question du *type* de croyance que sont les croyances religieuses (foi, certitude, conviction) et de leur importance sociale (Locke) se pose également.

Mais même si le lien religion / croyance apparaît immédiat aux modernes, il n'est pas évident. Le « croire » n'est pertinent ni dans le polythéisme grec antique, ni dans le judaïsme intransigeant (seule la Loi compte).

Dans une optique différente, les formes contemporaines de religieux prétendent couramment à un « savoir » (caché, profond) plutôt qu'à un croire. Ils ne croient pas, ils savent que (insérer ici croyance religieuse new age).

Pratiques (2)

Les religions présentent des rites⁴ dont l'observance peut être jugée accessoire (le déisme la rejette) ou strictement obligatoire (sacrifice, rite protecteur grec). Les cérémonies sont un aspect extérieur et collectif du rite : il peut aussi être individuel et/ou privé (prière silencieuse, confession).

Les rites religieux ne sont pas intrinsèquement liés à la *croyance* religieuse. On peut pratiquer le rite sans croire. L'aspect social peut être prédominant : les Journées Mondiales de la Jeunesse des catholiques ne sont pas remplies de jeunes tous hyper-religieux hors du cadre de l'événement⁵.

Le rite apparaît comme un lieu de la convergence entre les religions : les cultes peuvent être proches entre des religions aux croyances très différentes, et une religion assimile parfois des éléments rituels issus d'une autre (arbre de Noël⁶).

Certains rites ont une régularité quotidienne (interdits alimentaires) ou s'intègrent dans la vie

4 Gestes et attitudes codifiées, prescrits par la tradition.

5 En clair : il y en a qui viennent pour être avec d'autres jeunes chrétiens, faire la fête, et prier (aussi).

6 Wikipédia:fr donne l'arbre de Noël comme issu de mythes courants dans l'espace indo-européens. Un éclair met le feu à l'arbre de la connaissance, et donne le feu à l'homme (en gros). Le culte de l'arbre est courant, multi-forme, est n'est pas propre aux « peuples du nord » (on en trouve des échos en Grèce et en orient). Quoiqu'il en soit, il est repris et réinterprété par le christianisme, qui l'associe à la naissance du Christ.

courante (shabbat). D'autres sont plus occasionnels (ramadan, panathénées) et peuvent marquer une rupture d'avec la période « normale » (carnaval, carême).

Communauté, Institution (3)

La religion apparaît aux modernes comme une institution : elle n'est pas naturelle et prend la forme d'une structure organisée. En ce sens, les dérégulations contemporaines influent sur ce qu'on admet comme « religion ».

Les sectes et le religieux diffus sont moins facilement admis comme *religion*. Le vocabulaire utilisé pour décrire les mouvements religieux récents est significatif. On parle de *religieux*, de *religiosité*, de ou *spiritualité*.

Gisel note que c'est comme *institution* que la religion est critiquée par les modernes (déisme, laïcité), au profit d'un pôle individuel valorisé. Il faut distinguer l'opposition à la religion en tant que telle et l'opposition à l'institution religieuse.

La situation actuelle est néanmoins plus complexe qu'une opposition « institution religieuse vs. individu ». L'individu peut être dangereux (extrémismes religieux) et l'institution positive (par delà les processus d'idolâtrie et d'idéologisation à laquelle elle a pu participer historiquement).

Note qu'insister sur la religion comme phénomène non naturel n'implique pas de récuser une base « naturelle » ou « innée » à la religion (sentiment religieux, peur, visée d'absolu, &c.).

Sacré (4).

Plus que le divin, c'est le sacré qu'on considère en général comme l'essence du religieux. Le sacré est alors ce qui est « mis à distance », ce qui est « séparé ». Sacré, profane, pur et impur sont des concepts clés de l'analyse du religieux, bien avant le concept de d/Dieu. On rapporte également la religion au mystère.

Gisel propose de penser le religieux par rapport au fait de symboliser. La symbolisation serait l'élément le plus important de la religion. Selon Gisel, la religion répond de la propension humaine à symboliser son rapport au monde, aux autres, et à lui-même. Elle témoigne du fait que l'homme n'est pas tout et ne peut pas tout : le réel le dépasse. Nier cela serait céder à un fantasme dangereux (fantasme de maîtrise notamment).

Réciproquement, la religion (ou ce qu'elle manifeste de l'humain) ne peut être omni-englobante. Comme l'homme n'est pas tout, la religion n'est pas tout et ne doit pas essayer de l'être. Perdre la spécificité du point de vue religieux par rapport à d'autres points de vue (scientifique, moral, politique, &c.) est alors une déformation du religieux (comme le totalitarisme est une déformation du politique).

Établir une typologie des religions semble restrictif. On se bornera à noter que :

1. Certaines religions admettent un ou des dieu(x), d'autres non
2. Certaines admettent un culte des ancêtres ou des héros
3. Toute religion n'a pas de clergé (et celui-ci n'a pas toujours le même statut)
4. Le statut et la fonction d'une religion peuvent être transférés à d'autres instances
5. La réticence à penser comme « religions » certains mouvements récents ne suffit pas à les discréditer comme religion à part entière

L'Occident contemporain est marqué par un religieux *diffus* (on le retrouve dans l'alimentaire, le vêtement, la santé), centré sur l'*individu* (réalisation de soi, voire religion

« prestataire de service »), et admettant un horizon holiste où la diversité des renvois se fait sur un fond unitaire (les « énergies » multiples s'insèrent dans le « cosmos » par ex.).

On constate à la fois l'apparition de nouveaux mouvements religieux (sectes, spiritualités) et des transformations de traditions plus anciennes (évangélistes). L'idée d'une « nébuleuse mystico-ésotérique » masque souvent l'aspect fortement organisé d'une part de ces (nouvelles) religions⁷, mais saisit bien *une partie* du phénomène religieux contemporain.

Le contexte actuel et sa distance avec la définition classique rend la distinction entre religion et autres éléments difficile, sauf à rejeter comme religion une part des phénomènes religieux contemporains (ce que certains n'hésitent pas à faire).

Dans ce contexte, on peut vouloir séparer la religion de la *secte*, pensée comme impliquant manipulation psychologique, isolement social extérieur au groupe, demandes financières disproportionnées, et plus généralement un danger pour ses membres (aucun critère n'est toutefois nécessaire, ni suffisant). Cet usage actuel de secte perd le sens originel d'adepte d'une philosophie ou d'une religion et se distancie du sens institutionnel donné par Hobbes, comme religion minoritaire.

Certains distinguent la *spiritualité*, ni sectaire, ni religion, mais présentant un aspect religieux net. Cet usage signale souvent le refus d'inclure sous « religion » une part des modalités contemporaines du religieux, et on voit là l'influence d'une vision courante mais peu adéquate de la religion.

On notera que la *superstition* n'est pas la religion, qui peut elle être rationnelle, et que les religions ont depuis l'Antiquité convoqué la superstition comme modèle négatif (quitte à rejeter comme superstition d'*autres* religions). La critique présocratique de la superstition n'est pas celle de la religion, et la superstition peut se séparer de la religion.

Éléments historiques.

La religion grecque antique avant l'Antiquité tardive présente plusieurs éléments notables. Le croire n'y est pas central et les dieux n'ont pas un rôle de fondement ou de légitimation. Les mythes racontent le monde : ils ne sont pas à « croire ».

Le religieux se comprend par rapport au cosmos et est foncièrement rituel. Chacun a des rites à accomplir (quotidiennement), dans divers contextes (privés, publics) sans engagement individuel.

Sagesse et mesure se pensent relativement à l'ordre du monde, et sont liées à la religion. C'est dans ce contexte que Cicéron peut donner l'étymologie de « recueillir » ou « rassembler » pour la religion.

La disposition du religieux évolue dans l'Antiquité tardive (à partir de la fin du III^e siècle *ap. J.C.*). Il y a une intériorisation du religieux et le sujet (personne) devient central. La religion est un chemin d'approfondissement pour l'individu.

Les religions en place défont du lien à la cité et à la famille. On passe à des communautés diverses (écoles), en réseau, au sein duquel l'individu circule. La conversion devient possible, et la distinction entre philosophie et religion est assez lâche (le christianisme se présente comme une école).

La religion est spiritualisée et le sacrifice externe (rituel éminemment civique) perd son importance. À la même époque, des religions s'attachent à un livre : le christianisme, mais aussi le

⁷ La scientologie est tout ce qu'on veut, mais pas désorganisée.

judäisme, le livre remplaçant le temple de Jérusalem (détruit en 70). Permettant d'établir un lien entre les fidèles et occasion de se comprendre soi-même (on se lit dans le livre), le livre n'est pas un élément anodin dans ce contexte religieux.

Bibliographie

+ voir sur l'article en ligne : <http://dicophilo.fr/definition/religion>